



SUR LE PARCOURS DU C.P.R.—LA TÊTE DES MONTS SELKIRKS

CHRONIQUE

AMOUR ET INTÉRÊT

A mon compagnon, T. L'Esfort



ALGRÉ tout ce qu'on a écrit sur l'amour il y a encore des gens qui ne savent pas ce que c'est, ni comment ça se fait. C'est peut-être parce qu'on en a tant parlé. Aussi est-il très drôle de regarder comment s'y prend chacun pour aimer et se faire aimer, et quelle impression fait cette passion sur l'esprit du vulgaire. On en vient infailliblement à la conclusion qu'il n'y a pas plus d'amour que d'amitié, et que La Rochefoucauld n'avait pas tout à fait tort d'assurer que l'intérêt est le seul mobile des hommes.

Y a-t-il des amis ? Qui peut se vanter d'en avoir un, un seul qui l'affectionne pour lui-même, sans faire entrer dans sa tendresse des considérations intéressées ? Repassez l'un après l'autre ceux qui vous disent et à qui vous dites : mon ami ; regardez pourquoi vous vous aimez ; supposez que vous alliez passer trois mois à l'hôpital, et demandez-vous qui d'eux ira vous soigner, vous visiter, vous consoler.

Revenus à la vie, ayez pour tous le gîte et le souper, et demandez-vous qui d'eux ne viendra pas boire avec vous, se gaudir avec vous, se consoler avec vous. Si vous pouvez amuser, on vous entourera ; s'il faut qu'on vous amuse, vous mourrez d'ennui. Dans un temps où tout se vend, l'amitié s'achète comme le reste.

Un homme d'esprit disait un jour : " Nos amis les ennemis." Retournons la phrase, et nous dirons avec plus de vérité : " Nos ennemis les amis."

Il n'y a pas d'amitié vraie ; il n'y a presque pas de vraies amours, et s'il y en a encore, c'est que l'amour n'est pas seulement un sentiment de l'âme, mais un besoin naturel, qui prend sa naissance dans l'organisme même, et qu'ainsi, comme la faim, le sommeil, on n'est pas maître de le faire naître ni de l'étouffer.

Quand la faim vous aiguillonne, vous avez beau dire : Allons donc, c'est bête, bannissons cette faim, ce n'est pas l'heure, je n'ai pas le temps de manger, la faim se fait toujours sentir. Il en de même de l'amour.

Si, belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour, j'ai beau me dire : bannissons cette passion, je suis trop jeune, je suis trop gueux, je suis trop laid, je suis trop bête, mon cœur n'en est pas moins amoureux, et les efforts mêmes que je fais pour le changer prouvent qu'il l'est profondément.

* *

Tout de même, il est entré dans les mœurs, aujourd'hui, que l'on contrôle l'amour. Succi, le fameux jeuneur, a bien contrôlé la faim pendant soixante jours.

Vous êtes riche, vous rencontrez une pauvre fille qui vous donne au cœur le coup de foudre. Vous l'aimez. Irez-vous vous marier avec elle ? Non. Qu'est-ce que les gens diraient ? Et puis, votre intérêt exige que vous preniez une femme riche, comme vous, qui vivra de sa dot quand vous vivrez de vos revenus. Il est bien vrai que l'homme ne se nourrit pas que de pain, qu'il lui faut un peu d'affection, un peu de tendresse, mais voyez donc,

il lui faut aussi tant de piastres. D'ailleurs qu'il vous dit que vous ne vous aimerez pas un peu après le mariage ; cela peut arriver, risquez.

Et le père marie son fils et la mère marie sa fille pour allier deux coffres-forts ; le contrat de mariage est un traité de commerce ; les tables d'intérêts remplacent les doux propos d'amour, sans lesquels pourtant le mariage est un esclavage.

Et ces parents violentent leurs enfants sous prétexte de vouloir leur bonheur ! Comme s'il suffisait d'être riche pour être heureux, comme si le bonheur s'achetait à prix d'or. Mais, allez donc les voir ces mariages où il n'y a pas d'amour ! C'est l'accouplement le plus triste qu'on puisse regarder ; au lieu de s'aider, les époux se nuisent ; l'immoralité naît bientôt de cette antipathie, et l'on se plaint à répéter qu'il n'y a pas de bonheur parce qu'on ne l'a cherché que dans l'argent, qu'il n'y a pas d'amour parce qu'on n'a pas eu l'esprit de le préférer d'abord à l'intérêt.

* *

En sortant du collège, le cœur plein d'enthousiasme, j'eus hâte d'avoir une amie. J'allumai le falot de l'amour et me mis à chercher une femme. Plusieurs m'éconduisirent après quelques mois de douces liaisons, mais je leur trouvais toujours des défauts ; l'une était légère, l'autre coquette, celle-ci excentrique, celle-là menteuse, ce qui me consolait d'avoir été mal reçu.

Je prenais toutefois note de leurs raisons. La plus belle d'entre elles, par exemple : c'était une jeune fille bien spirituelle, bien fine, bien délicate, bien raisonnable. Il faut que je dise d'elle tout le bien possible, j'ai tant de bêtises à lui reprocher. Je l'aimais depuis longtemps, et pris un jour la liberté de le lui avouer.

L'émotion me faisait trembler. Pour la première fois que je lui parlais d'amour, il me semblait que ma déclaration allait lui causer un véritable émoi, qu'elle serait aussi un peu troublée : *Si vis me flere...*

Malheureusement, je suis plus jeune qu'elle de quelques années,—j'ai pourtant vingt-trois ans,—et, dans certaines occasions, on a tort d'être jeune. C'est très drôle ce qu'elle m'a répondu ; j'en suis tout confus.

—Écoutez, me dit-elle, je vous aime bien aussi, mais...

—Mais quoi ?... Je voulais savoir, je devenais pressant.

—Je m'en vais vous parler franchement et simplement. Vous êtes jeune et pas en état de vous marier avant quelque temps, tandis que moi, je suis prête. Si nous donnons libre cours à notre passion (elle appelait cela de la passion), vous pouvez me faire perdre un époux. Attendons, plus tard, quand vous serez prêt, nous en reparlerons, et, s'il y a encore possibilité (elle n'osait pas dire : si je n'ai pas eu de chance), nous verrons... Mais soyez bien persuadé que je vous aime. Vous êtes, croyez-moi, des jeunes gens que je connais, celui que je préfère... Dieu que c'est malheureux que vous n'ayiez pas mon âge ou que je n'aie pas le vôtre... Je ne ferai jamais qu'un mariage d'amour...

Elle s'était mise à sangloter d'une façon si naturelle, que moi, sensitive facile à impressionner... Que voulez-vous que je fisse contre une femme en pleurs ? Je pleurai.

Et remarquez que cette charmante enfant protestait qu'elle avait du cœur, m'assurait qu'elle m'aimait, que je ne la comprenais pas. Est-ce assez curieux comment l'on peut aimer !

* *

J'avais toujours pensé que l'amour vrai était désintéressé, ne calculait pas, ne pouvait s'ajourner pour permettre aux époux d'entrer, ne se pouvait contrôler, augmenter, diminuer, étouffer, manier à volonté. Quel naïf j'étais !

J'avais toujours cru que l'amour, c'était un sentiment par lequel le cœur se porte vers ce qui lui plaît et en désire fortement la possession, et je cherchais vainement le désir de possession dans ce qu'on m'avait dit ; je n'y trouvais qu'un désir de séparation. Quel naïf j'étais !